

## Essai

Michel Gaulin, Pierre Karch et Mona Gauthier Cano

Numéro 63, septembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42480ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M., Karch, P. & Cano, M. G. (1991). Compte rendu de [Essai]. *Liaison*, (63), 46–49.

# E

## ESSAI

Paul Gay, **Séraphin Marion**. Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 1991, 254 pages.

Séraphin Marion a fait partie du paysage familial de mon enfance et de mon adolescence. On le voyait filer à bicyclette, cordon du lorgnon battant au vent, mouvement auquel répondaient, à la hauteur de la selle, les basques de la veste de tweed. Car, s'il pratiquait rigoureusement les formes de la vieille politesse française, Séraphin Marion ne portait toujours de vêtements que d'une coupe impeccablement britannique. On le considéra longtemps, avec un respect mêlé de méfiance et de crainte, comme un « excentrique », un « original » parce qu'il exerçait l'obscur et mystérieux métier d'intellectuel.

Il appartenait à cette génération de brillants causeurs à la parole facile (deux autres noms, ceux de Louis Charbonneau et de Félix Desrochers, me reviennent à ce propos en mémoire) et qui n'aimaient rien tant que d'être invités à nos « séances » de fin d'année pour y prendre la parole devant des parterres de parents et d'enfants facilement éblouis par cette éloquence d'autrefois dont les formes commençaient déjà à se perdre.

Ce n'est que sur le tard, vers la fin de sa vie et bien surtout après sa mort, que Séraphin Marion allait devenir ce héros des Franco-Ontariens que l'on célèbre maintenant. Fortune étonnante pour un homme que le père Paul Gay décrit pourtant, au début de son étude, comme « un écrivain définitivement fixé dans les canons irréfutables du passé » (page 20). Par goût et par tempérament, en effet, Séraphin Marion appartenait bien davantage à ce XIX<sup>e</sup> siècle qu'il a beaucoup pratiqué, qu'au XX<sup>e</sup> dans lequel il a vécu.

Paul Gay évoque donc la figure de Séraphin Marion telle qu'elle se dégage de sa vie et de son œuvre. Il trace le portrait d'une vie dominée par la rectitude, le sens du devoir, l'amour des siens, famille ou patrie, et qui trouva sa raison d'être et son point d'appui dans une authentique carrière d'homme de lettres, vécue en contact prolongé et intime avec les livres et les riches fonds d'archives de notre passé.

Pourtant, Séraphin Marion ne jouit jamais d'une très vaste audience. Certes, il fut de la Société royale du Canada et des Dix, mais il ne semble pas qu'il ait jamais réussi à percer véritablement dans le milieu littéraire québécois. Faut-il en imputer la cause à son statut de Franco-Ontarien ou, au contraire, à la nature même de son œuvre qui reste, quoi qu'il en ait voulu penser lui-même, une œuvre modeste? Il y a sans doute des deux à la fois. Son œuvre maîtresse, les **Lettres canadiennes d'autrefois**, reste, en ses neuf tomes, trop accrochée aux papiers d'archives et aux préjugés de son auteur pour que s'en dégagent les vastes perspectives qui lui auraient donné des ailes. De même, il me paraît significatif que l'intense activité journalistique à laquelle se livra Marion entre 1942 et 1972 (quelque 433 articles sur des sujets littéraires et d'actualité) ait été destinée à un journal franco-américain, *Le Travailleur*, de Worcester (Mass.), dont les lecteurs devaient, même à cette époque, avoir des préoccupations fort éloignées de celles de Séraphin Marion.

Non sans perspicacité, Paul Gay observe que le cœur de Séraphin Marion donnait l'impression de se tourner « plus facilement vers les Franco-Ontariens et les Franco-Américains que vers les Québécois » (page 88). Quant à son œuvre, il la juge

partiale dans sa partie littéraire et partielle autant que morcelée dans sa partie historique (page 216). Il a donc, à mon avis, cerné avec justesse la personnalité de l'homme, même s'il avait affirmé, dès le départ, qu'il était impossible de comprendre son âme (page 20).

Cela ne veut pas dire, pour autant, que l'ouvrage de Paul Gay soit en tous points satisfaisant. On y trouve, en effet, une faiblesse générale de composition et d'exécution qui, paradoxalement, ressemble d'assez près aux reproches que le biographe fait à son sujet, celui d'avoir donné des ouvrages morcelés, tout en petits bouts et en fragments, et dont les titres étaient souvent plus vastes que les sujets qu'ils abordaient.

L'ouvrage déçoit, tout d'abord, au strict plan de la biographie, qui demeure une biographie de surface. Si les grandes étapes de la vie et de la carrière sont assez bien marquées, les médailles, décorations, honneurs de tous ordres soigneusement comptabilisés, Paul Gay laisse par contre dans l'ombre des faits et des événements que le biographe diligent et aguerri se fût fait un devoir de tirer au clair. Ainsi, qu'en est-il vraiment de cette rumeur de candidature de Marion au Sénat du Canada, en 1934 (page 68), candidature à laquelle le cardinal Villeneuve lui-même aurait opposé son veto? De la même manière, on souhaiterait des renseignements plus sûrs concernant les circonstances qui virent un candidat anglophone supplanter Marion à la succession de Gustave Lanctot aux Archives, en 1948 (pages 106-107), affaire à laquelle le Premier ministre du temps, Makenzie King, paraît ne pas avoir été étranger. Paul Gay a eu tort, d'autre part, de céder la plume à un membre de la

famille pour raconter l'homme que fut Marion et ses derniers moments (pages 131-142 et 222-224). Ces textes tout empreints de sentimentalité filiale font ici figure de hors-d'œuvre et rompent le ton de ce qui se voulait par ailleurs une étude objective.

Mais, plus encore qu'au plan de la biographie, c'est à celui de l'érudition que l'ouvrage de Paul Gay est sérieusement déficient. On n'en finirait pas de relever les erreurs de détail qui foisonnent dans ce livre, et qui en entachent sérieusement la qualité. Qu'il suffise, à ce propos, de relever un seul exemple, mais de taille, soit le statut sacerdotal que Paul Gay confère à notre premier poète, Michel Bibaud (page 86), fait que n'attestent ni le texte de Marion lui-même, ni d'autres ouvrages qui ont fait, depuis, autorité.

Si l'on s'accorde généralement à reconnaître, en fonction des critères d'aujourd'hui, plus rigoureux sans doute que ceux d'autrefois, la modestie de la carrière et de l'œuvre de Séraphin Marion, il n'en reste pas moins qu'à titre de pionnier, il méritait mieux que l'étude quelque peu bancal que vient de lui consacrer Paul Gay. C'est bien dommage, en effet, d'avoir ainsi, à toutes fins utiles, gâté un beau sujet...

Michel Gaulin

Pierre Berthiaume, **L'aventure américaine au XVIII<sup>e</sup> siècle. Du voyage à l'écriture**, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, « Cahiers du CRCCF », n<sup>o</sup> 27, 1990, 487 pages.

Plaire et instruire. C'était, sous l'Ancien Régime, les

but inséparables de toute œuvre littéraire, de la fable au récit de voyage : « l'unique but de notre Voyageur est d'amuser quelques instants par le récit de ce qu'il a vu ». Plaire alors passait en premier, car peut-on instruire le lecteur qui part à la dérive avant la fin du parcours qu'on lui propose? C'est, on ne l'oublie que trop, le grand écueil de tant d'études un peu ardues qui le deviennent davantage encore quand elles sont menées par un auteur chez qui la leçon doit passer avant le plaisir : « Nous sommes arrivés au temps où les hommes de lettres doivent songer d'abord à être utiles ».

Pierre Berthiaume, qui le sait puisque c'est lui qui cite, dans l'ordre, et Courte de la Blanchardière et Brissot de Warville, ne ménage pourtant personne. Contre vents et marées, il poursuit son itinéraire qui nous mène en droite ligne des journaux de navigation aux lettres des missionnaires et aux campagnes scientifiques, en passant par les récits d'exploration et les relations de voyages.

En cale sèche, faut-il préciser, puisque nous restons sur la terre ferme parmi les documents du ministère de la Marine, **L'Aventure américaine** n'étant pas une invitation au voyage, mais bien le résultat d'une longue et patiente recherche qui a permis à son auteur de définir chacun des genres étudiés. Car il s'agit bien de genres littéraires avec tout ce que cela implique de règles portant sur le contenu et la forme. Ceci fait de ce vingt-septième cahier du CRCCF un art poétique utile, réservé à un genre qu'on peut difficilement qualifier de mineur quand on sait qu'il n'y eut « pas moins de quinze cents écrits de voyages en Amérique » rédigés en français au cours du seul XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pierre Karch

Naïm Kattan, **Le Père**, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1990, 154 pages.

Alors que le discours contemporain parle de réinsérer le père dans le social, Naïm Kattan consacre tout un recueil d'essais aussi différents les uns des autres que proches par leur thématique commune : celle du Père.

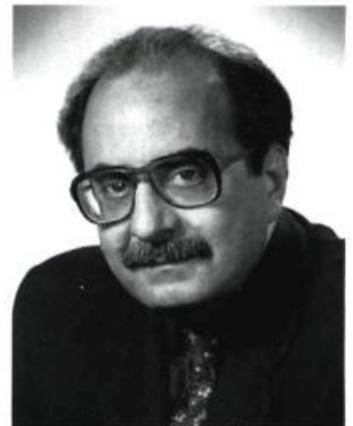
Il était normal que l'auteur d'un tel recueil assume la paternité de son écrit. Ce que Kattan fait dès le tout premier essai pour lequel il produit le néologisme « auto-biographe ». Ce qui l'amène à questionner les limites entre la fiction et l'autobiographie pour finalement reconnaître avec les théoriciens que l'un ne va pas sans l'autre ou mieux, que l'Autre ne va pas sans l'Un : « Dès que l'écrivain s'accepte comme auteur il se met en situation de sujet et tout ce qu'il écrit est, dans un sens très large, auto-biographique » (page 19).

Avec un élan narratif, le *je-autobiographe* des douze essais qui composent le recueil jongle avec une instance paternelle qui trouve son origine aussi bien dans les Écritures (Moïse, Abraham, Isaac ou Mohammed) que dans les religions (juive, musulmane ou catholique), tout comme dans la littérature elle-même (française, québécoise et autres).

Cette saga du père nous entraîne également dans la réflexion des différentes idéologies qui marquent l'histoire de l'humanité et la part du père dont ces idéologies sont redevables. Ainsi le narrateur nous apprend-il que Marx aurait voulu changer le monde pour donner raison à un père qui se fait chrétien après avoir renoncé au judaïsme.

Certains critiques ont reproché à des écrivains modernes et/ou post-modernes de nous

Naïm Kattan  
*Le Père*



étourdir par l'étalage d'une trop grande érudition. Et pourtant, cette même érudition nous envoûte chez Kattan. De même que son talent incontestable de conteur nous fait tout aussi bien accepter la naïveté d'un narrateur qui présente l'enfant comme le fruit d'un « miracle de l'amour » (page 26), que le ton légèrement prophétique emprunté par ce même narrateur pour affirmer avec emphase que « Le temps est venu de réhabiliter l'union du père et du fils, de redire l'honneur et le respect qui gouvernent le cycle où l'alternance est égalité et liberté, où l'amour de Dieu s'incarne et s'exprime dans l'amour de l'homme et de la femme » (page 27).

Nous ne pouvons par ailleurs que noter la finesse de certaines analyses, en particulier lorsqu'il s'agit de textes bibliques. Quand, entre autres, est relevé ce moment où Moïse, chargé par Dieu de transmettre la loi, se voit dépassé par cette loi. Il est porteur d'une parole qui l'habite en dehors de lui mais qui ne peut exister que par lui : cette parole dépassant l'homme, tout homme, mais n'ayant « d'existence que dans l'homme » (page 47).

Il faudrait dire en terme lacanien que « ça parle » dans Moïse. Une parole l'habite qui le dit ou plutôt qui dit la loi. Toutes les précautions sont alors prises « pour que la parole prononcée par l'homme ne se réduise pas à un homme » (page 47). Aussi, le narrateur souligne-t-il subtilement le fait que Dieu, pour transmettre cette parole, choisit Moïse qui, étrangement, est bègue et doit, pour prononcer les mots qui lui font défaut, avoir recours à son frère aîné Aharon.

Malgré cette reconnaissance de la primauté de la parole et du signifiant, l'approche de

Naïm Kattan n'est cependant pas plus lacanienne que freudienne. S'il aborde Freud, dans son essai le plus polémique, *Aufklärung*, il le fait avec la rancune du fils d'un peuple qui n'a jamais pardonné à Freud d'avoir détrôné son propre père... Moïse. Pour avoir fait de Moïse un Égyptien, le père de la psychanalyse se trouve donc, dans cet essai, lui-même « immolé ».

Mis à part ce dernier *meurtre du père*, pour lequel l'*autobiographie* ne cache pas sa subjectivité, il faut reconnaître que dans l'ensemble du recueil, le Père kattanien se porte très bien.

Mona Gauthier Cano

Denis Carrier, **Le Travail insignifiant**, Montréal, Guérin éditeur, 1991, 183 pages.

Nous passons trop de temps au travail pour accepter qu'il n'ait de sens. Voilà pourquoi Denis Carrier nous invite à jeter un regard global sur le monde du travail contemporain, et ce, à un moment où les crises environnementales, économiques, sociales et constitutionnelles nous poussent à explorer d'autres avenues.

Éducateur et communicateur, l'auteur puise dans son expérience pour analyser ce qui occupe une large partie de notre vie. Refusant d'accepter que le travail nous rende insignifiants, il opte pour une société plus pacifique, plus écologiste, plus équitable, plus responsable et plus solidaire. Dans une approche non partisane ni sectaire, il remet en question « cet avoir possible mais ce non-être assuré » qu'est le travail insignifiant.

Michel Marc Bouchard.  
**Soirée bénéfique pour tous ceux qui ne seront pas là en l'an 2000**, Théâtre français de Toronto, 2-21 avril 1991

Depuis que saint Jean, à la fin du premier siècle qui compte pour nous, a décrit l'Apocalypse, il tombe, à la fin de chaque siècle une manne de prophètes qui, bonne ou mauvaise graine, poussent des soupirs, des pleurs et des cris sur nous, pauvres pécheurs, sur notre monde et son avenir peu prometteur. Michel Marc Bouchard, qui en est, raconte, comme dans une fable, les dernières heures d'une famille qui a du sang de loup dans les veines et la peau d'un peu tout le monde sur le dos et sur la conscience.

Comme tout est possible dans une famille, on ne s'étonne pas tellement d'apprendre que la mère (Marthe Turgeon) entretienne avec ses trois fils des relations qui vont du sadisme verbal à l'inceste, en passant par une tendresse de garde-malade, plus clinique donc que sentimentale. La seule à lui tenir tête, c'est sa fille (Anne-Marie Cadieux), mais comme elle ne lui fausse pas compagnie, il faut croire que ce qui les unit demeure plus fort encore que ce qui les sépare. C'est peut-être aussi qu'il n'y a nulle part où aller sur cette terre que brûle un soleil sans pitié depuis que la couche d'ozone est trop mince pour adoucir ses rayons meurtriers. Et que ferait-elle? Dans ce monde à l'agonie, il n'y a d'espoir de vie que pour les plus riches, et même eux ne mènent qu'une existence précaire au-dessus des rebuts, de la pollution, de la pourriture.

Aussi ne va-t-on nulle part, ni elle ni les autres pris symboliquement dans une voiture en panne au milieu du désert nordique, à mi-chemin entre les réalisations du passé, qui

